

L'étrange complicité entre mémoire et oubli

Ce qu'on appelle mémoire trouve-t-il son correspondant anatomo-physiologique exclusivement dans le cerveau? On peut supposer qu'il existe une mémoire viscérale siégeant par exemple dans le système nerveux autonome. Plus encore, préconiser une mémoire cellulaire dispersée partout dans le corps et que dans ce cas il puisse y avoir une subtile réciprocité mémoire-oubli, faisant ainsi que des parties de notre corps soient par exemple plus négligées mnémoriquement que d'autres. Il va déjà de soi que pour les droitiers la main gauche est

- ... on peut arriver à se demander si
- mémoire et oubli sont des adversaires
- irréductibles ou des complices très habiles et sournois ...

sensitivement plus «oubliée» que la main droite. On a beau classer la mémoire en différents aspects tels que la mémoire épisodique, procédurale ou sémantique, rien n'y fait, dans le sens que l'on ne peut pas localiser ou focaliser la mémoire prise dans son ensemble dans telle ou telle région somatique particulière. Et puis entrevoir à n'importe quel moment la présence sous-jacente de l'oubli qui semble tantôt favoriser ou défavoriser certains souvenirs plutôt que d'autres.

De sorte qu'on peut arriver à se demander si mémoire et oubli sont des adversaires irréductibles ou justement des complices très habiles et sournois. Voilà que telle ou telle maladie que l'on essaierait d'attribuer à des bases génético-héréditaires pourrait se révéler au fin fond comme un «compromis», pas facile à comprendre, avec une visée mnémorique à la garder toujours «disponible» à reprendre une vigueur circonstancielle plutôt «personnalisante» pour celui ou celle qui en serait le «propriétaire». Autrement dit, cette maladie donnerait l'impression d'être oubliée dans le passé anamnétique du sujet en question, alors qu'en fait l'oubli aurait mis en place une fausse annulation d'une pathogenèse donnée. Tout simplement pour complaire à l'oubli, son antithèse, la mémoire? Ou pour sauvegarder envers et contre tout une homéostasie particulière concernant une existence bien déterminée, une personne

précise?

Finalement, serions-nous tous condamnés à n'être que des faux prophètes? D'autant plus que l'on pourrait quelque peu arranger le dicton que «nul n'est prophète en son pays» en affirmant pour l'occasion que «nul n'est prophète en ce qui concerne son propre corps, ou mieux, sa propre vie». Car comment peut-on se dire que tel ou tel événement, tel ou tel vécu expérimental est désormais anéanti ou au contraire surnage quelque part dans les interstices de notre organisme? Le comble, en outre, serait que le mal organique resurgisse sous forme d'un bien totalement incompréhensible et paradoxal.

Il y a par contre des formes d'hypermnésie telles que des phobias indéracinables ou des TOC opiniâtres, pour lesquelles on se demande en effet si mémoire et oubli auraient passé un pacte avoué d'évitement d'interférence majeure ou définitive. Cela pourrait valoir aussi à propos d'un bon nombre d'«addictions» ou d'habitudes antihygiéniques.

Quant à l'oubli pris en soi, qui peut juger s'il s'agit d'une érosion temporelle pure et simple ou d'un «désintérêt» progressif de quelque chose qui n'aurait plus de sens chez une personne donnée? Quant à la mémoire prise en soi, qui peut affirmer avec conviction qu'elle finisse par avoir des préférences, variables de moment en moment, choisissant au fur et à mesure le resurgissement de souvenirs qu'on aurait pensé oubliés à tout jamais?

Pour remettre les deux ensemble, l'oubli est-il une entité à considérer comme de l'anti-mémoire, ou alors une facette visant une judicieuse sélection par rapport au passé de chacun? Ou au contraire, si l'on peut dire, la mémoire est-elle à ne voir que comme l'ennemi numéro un de l'oubli, de nouveau comme la contre-figure d'une sélection fouillant dans le passé de chacun pour ne retenir qu'une série d'opportunités supposées encore valables?

Toujours est-il que nous fonçons plutôt du côté d'ensembles que du côté de détails. Pourquoi un détail plutôt qu'un autre mis en relief dans un souvenir donné? Serait-ce dû à un retentissement concernant davantage le

plaisir ou certains soubassements émotionnels, ou même des problèmes carrément identitaires d'une personne donnée? Pourquoi donc, en somme, certains souvenirs semblent-ils déraisonnablement plus tenaces que d'autres? Pourquoi tout d'un coup se souvient-on mieux de facteurs visuels ou de composantes langagières et à la rigueur même d'odeurs d'une rencontre occasionnelle? Un petit coup d'œil encore du côté du monde du sommeil: pourquoi semble-t-on mieux se souvenir des cauchemars que des rêves agréables?

Une conclusion s'impose: on ne doit jamais, surtout dans le domaine de la santé ou de la maladie, séparer ce dont un patient se souvient même trop bien de ce à propos de quoi il semble ne pas vouloir se souvenir.

Pr Georges Abraham
Av. Krieg 13
1208 Genève